

le motif qu'un écrivain doit se proposer, que s'il eût dit: *et alors la postérité sait nous rendre cette justice*, etc. (Même autorité, même chap.)

L'Inversion est commune à la prose et à la poésie, et celle-ci n'a guère plus de privilège que la prose; néanmoins les Inversions, quoique de la même nature, y sont plus fréquentes, parce que plus l'esprit sera animé de passions fortes et de sentiments vifs, plus il s'en permettra même sans s'en apercevoir. Toutefois il faut prendre garde que les Inversions ne donnent lieu à des phrases louches, équivoques, et où l'esprit ne puisse pas aisément rétablir la construction grammaticale, car on ne doit jamais perdre de vue que l'on ne parle que pour être entendu, et que c'est là le premier but de la parole, le premier objet de toutes les langues. Si donc les Inversions sont forcées; si les règles de la langue sont violées, l'esprit est mécontent, et condamne le poète. Nous pourrions citer beaucoup d'exemples d'Inversions vicieuses; nous nous bornerons à un seul. *Boileau* à dit (satire I):

Que *George* vive ici, puisque *George* y sait vivre,
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis;
Que *Jacquin* vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre et la peste.

Dans cette première phrase, le relatif *que*, qui amène la phrase incidente *un million*, etc., se trouve séparé de son antécédent *George*, par *vive ici*, puisque *George* y sait vivre, ce qui n'est pas permis dans notre langue; ainsi cette Inversion ne peut être tolérée. La même faute se trouve dans la seconde phrase. (*Lévisac*, pag. 255, t. II.)

§ V.

DES GALLICISMES.

Quoique toutes les langues paroissent construites sur un plan uniforme dans leurs parties essentielles, elles offrent cependant des particularités, soit dans l'emploi des mots, soit dans la manière de les arranger, qui, s'écartant des règles ordinaires, distinguent une langue de toutes les autres. Ces locutions particulières s'appellent *Idiotismes*.

Lorsqu'on a voulu distinguer les idiotismes propres à une langue en particulier, on leur a donné un nom analogue à celui de cette langue. Les idiotismes de la langue française s'appellent *Gallicismes*, comme ceux du grec s'appellent *hellenismes*; ceux du latin *latinismes*; ceux de l'anglais *anglicismes*; ceux de l'allemand *germanismes*. Ainsi *idiotisme* désigne le genre, dont les autres mots sont les espèces.

Le Gallicisme étant une façon de s'exprimer particulière à notre langue, cette particularité d'expression peut se trouver,

- 1^o Dans le sens d'un mot simple;
- 2^o Dans l'association de plusieurs mots;
- 3^o Dans l'emploi d'une figure;
- 4^o Dans la construction de la phrase.

Quelques exemples suffiront pour justifier et éclaircir ces distinctions.

I. Il ne peut y avoir de Gallicisme de la première espèce que dans les mots qui, étant communs à plusieurs langues, ont pris dans la nôtre une signification toute particulière, et éloignée de celle du mot primitif.

Ainsi nos langues modernes ont adopté le mot

sentiment, dérivé du primitif latin *sentire*; mais ce mot a pris dans chacune d'elles des nuances d'acceptions particulières à chacune d'elles. En italien, *sentimento* exprime deux idées différentes: 1^o l'opinion qu'on a sur un objet ou sur une question; 2^o la faculté de sentir. En anglais, *sentiment* ne signifie que le premier de ces deux sens, celui d'opinion.

En espagnol, *sentimiento* signifie *souffrance*, comme le verbe *sentire* a le sens du mot latin *pati* (*souffrir*).

En français, le mot *sentiment* a pris beaucoup plus d'extension; non-seulement il désigne en général toutes les affections de l'âme, mais il exprime plus particulièrement la passion de l'amour. "Son *sentiment* étoit si profond, dit l'auteur de *la Princesse de Clèves*, que rien au monde ne pouvoit la distraire des objets qui servoient à le nourrir." Traduisez cette phrase dans toute autre langue, en conservant le mot *sentiment*, et vous ferez un Gallicisme. Les Anglais en ont fait un, en créant le mot *sentimental* qui a un sens plus étendu que leur substantif *sentiment*, mais qui est parfaitement analogue à l'usage que nous avons fait du mot *sentiment*, et qui ne pouvoit, par conséquent, manquer d'être adopté par nos écrivains à sentiment.

Les altérations du sens de beaucoup de mots, dues à la frivolité, aux caprices de la mode, sont inconcevables, et produisent souvent des Gallicismes; c'est ainsi que nous disons: *un homme de condition*, pour désigner un gentilhomme; et dans le langage populaire: *un homme en condition*, pour désigner un domestique.

Nous donnons dans le langage familier, aux termes *honnête* et *honnêtement*, *raisonnable* et *raisonnablement*, des acceptions aussi bizarres qu'éloignées

du sens primitif et naturel de ces mots. Lisette dit à Géronte, dans le *Méchant de Gresset*:

Et vous vous fâchez même assez *honnêtement*. (Act. I, sc. 2)

On dit, dans le même style, qu'un homme est *raisonnablement* ennuyeux. Molière a fait un usage plaisant de l'adjectif *raisonnable*, dans les *Fourberies de Scapin*: "Il me faut un cheval de service, et je n'en saurois avoir un tant soit peu *raisonnable*, à moins de soixante pistoles."

II. *Des associations singulières de mots*, en changeant tout-à-fait le sens des termes, produisent souvent des Gallicismes. Ainsi, le même adjectif, mis avant ou après son substantif, exprime des idées différentes; il y a loin d'un *bon homme* à un *homme bon*; d'un *galant homme* à un *homme galant*; d'un *brave homme* à un *homme brave*; d'une *sage femme* à une *femme sage*: d'une *certaine nouvelle* à une *nouvelle certaine*.

Le mot *autre* perd sa signification étant joint à nous ou à vous: *vous autres*, *nous autres*. Géronte dit dans le *Méchant de Gresset*:

... Vous autres, fortes têtes,
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes.

(Act. I, sc. 4.)

Il y a deux Gallicismes dans ce peu de mots: *vous autres*, et *vous voilà*.—A cela près, pour dire *excepté cela*, et aussi un Gallicisme. "A une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes," dit *La Rochefoucauld*.—*Mauvaise grâce* présente l'association de deux mots qui semblent se repousser.

III. Les *Gallicismes des figures* sont très-nombreux, quoiqu'on ne doive y comprendre que les expressions figurées employées dans l'usage commun de la langue, et non celles qui pourroient être autorisées seulement par des exemples particuliers. C'est une figure bien hardie, et particulière à notre idiome, que celle qu'on emploie tous les jours, en disant: *comment vous portez-vous? il se porte mal*; pour dire *comment est votre santé? sa santé est mauvaise*. Les anglais sont encore plus bizarres dans leur formule ordinaire: *how do you do?* signifie littéralement, *comment faites-vous faire?* pour dire *comment vous portez vous?*

Dans leur langue, le mot *do* (*faire*) se met avant les autres verbes, comme purement explétif, sans en changer le sens. Toutes les phrases où on l'emploie ainsi, sont des *anglicismes*.

Les expressions figurées qui forment des Gallicismes, sont tirées plus généralement d'anciens usages qui nous étoient vraisemblablement plus familiers qu'aux autres nations; comme les tournois, la chasse, le jeu de paume, etc. Ainsi, on dit *rompre en visière* à quelqu'un, pour dire l'attaquer, le contredire avec aigreur et avec emportement sur ses opinions, ses prétentions, etc.; parce qu'il n'étoit pas permis, dans les joutes ni dans les tournois, de frapper à la visière de son adversaire.

Être à bout, à bout de voie, sont des termes de chasse.

Servir sur les deux toits, donner dans le travers, friser la corde, sont des termes de la paume. C'est de ce jeu que sont venues aussi ces locutions: *Il me la donne belle; vous me la baillez bonne*. C'est une ellipse où le mot *balle* est sous-entendu. *Empau-*

mer quelqu'un, *empaumer* une affaire vient de la même source.

Il y a des figures, même très-hardies, dont l'emploi, dans la langue commune, ne peut s'expliquer. Nous en avons surtout tiré un grand nombre des verbes qui sont d'un usage plus ordinaire; tels que *être, avoir, faire, aller, venir, entrer, sortir, perdre, gagner*, etc. Nous ne citerons que les expressions suivantes: être *au fait* des usages, d'une aventure; il *s'est tué*; il *s'est vu* mourir; *je me suis trouvé mal*: quand le médecin est venu, *elle s'est trouvée morte; faire la barbe; faire les ongles*, pour ôter la barbe, couper les ongles; nous allons *rester*; il *vient de s'en aller*; *je sors de maladie; perdre un objet de vue; gagner une maladie; se mettre à rire, à dormir; se louer de quelqu'un, de quelque chose*, etc.

C'est une image assez hardie que d'appeler une chose *en l'air*, une chose, sans fondement; que de dire, *un conte en l'air*, parler *en l'air*.—On trouve dans les Plaideurs:

Et d'une cause *en l'air* il le faut bien leurrer.

(Act. III, sc. 2.)

S'oublier, pour *oublier ce qu'on est*, est encore un *Gallicisme*; comme, *se mettre en quatre*, pour dire, *faire tous ses efforts*.

IV. Les *Gallicismes de construction* sont aisés à reconnoître, parce qu'ils sont presque tous, dans certaines constructions, contraires aux règles ordinaires de la syntaxe; d'autres sont des ellipses; quelques-uns ne peuvent être attribués qu'aux inexplicables bizarreries de l'usage.

Il y a, pour dire, *il est, il existe*, est un *Gallicisme* qui se reproduit dans beaucoup de phrases. *Il y*

avoit autrefois un roi; il y a deux ans que je ne l'ai vu; il y a à parier que cela n'arrivera pas, etc., etc., sont autant de Gallicismes. Il y en a deux dans la phrase suivante: *Il n'y a pas jusqu'aux enfants qui ne s'en mêlent.*

Il n'est rien moins que généreux, pour dire: *Il n'est point généreux. On ne laisse pas de s'amuser, malgré les calamités publiques; vous avez beau dire, sont encore des Gallicismes.*

L'usage bizarre que nous faisons du mot *en*, dans un grand nombre de phrases, est une source de Gallicismes; comme, à qui en avez-vous? où veut-il en venir? en vouloir à quelqu'un; en user mal; en mal agir avec lui; on en vint aux mains.

Si j'étois que de vous, est un Gallicisme employé par Molière, dans les Femmes savantes:

Je ne souffrirais pas, si j'étois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.

(Act. IV, sc. 2.)

On disoit à un homme qui avoit fait une sottise: *Si j'étois que de vous, j'irois me pendre tout-à-l'heure.*

Eh bien, soyez que de moi, répondit-il au donneur d'avis.

„La raillerie de Cicéron, dit Gêdoyn (trad. de Quintilien, livre VI), a je ne sais quoi d'honnête, et *qui sent son bien.*” Cette dernière expression est un vrai Gallicisme, qui ne sera bientôt plus qu'un barbarisme.

De plus longs détails nous paroissent inutiles. C'est aux maîtres à faire connoître ces Gallicismes, lorsqu'ils se présentent.

Cependant nous finirons ce chapitre par quelques réflexions sur l'emploi des Gallicismes.

On doit distinguer, relativement au style, trois sortes de Gallicismes. La première est celle des Gallicismes que le genre noble et élevé admet, parce qu'ils communiquent au style de l'énergie, de la grâce et de la variété. La deuxième est celle des Gallicismes qui ne conviennent qu'au style léger, familier et badin. La troisième enfin est celle de ces Gallicismes que la bonne compagnie proscrit, et qu'on ne trouve employés que dans le style burlesque, bas et populaire.

C'est des deux premières sortes de Gallicismes que M. de Rivarol a dit: „Les tournures particulières d'une langue qu'on appelle *idiotismes*, si embarrassantes pour les étrangers, sont pourtant ce qui donne éminemment de la grâce au langage; Pascal, Molière, Mme de Sévigné, Voltaire en fourmillent. Les français trouvent aux Gallicismes le charme que les Grecs trouvoient aux hellénismes. Mais tout dépend de leur heureux emploi: il constitue le bon goût chez nous; il constituoit l'urbanité chez les Latins, et l'atticisme chez les Grecs. On sent, ajoute-t-il, que je ne parle pas ici du jargon du petit peuple, mais de la langue nationale, parlée par le public, et cultivée par les gens de goût.”

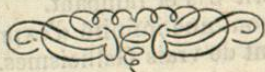
L'heureux emploi des Gallicismes de la première classe est réservé au génie. Un esprit fin et délicat fait usage de ceux de la seconde. L'homme bien élevé se sert rarement de ceux de la troisième: ils sont le signe d'un esprit bas et rampant.

De ce genre sont une infinité d'expressions proverbiales, qui sont de vrais Gallicismes. Pur langage du peuple, on ne les tronve, comme le fait observer M. de Rivarol, ni dans les livres, ni dans le monde.

L'emploi des Gallicismes est moins fréquent à me-

sure que le genre est plus élevé: on n'en trouve qu'un très-petit nombre dans le poème épique, dans la tragédie, et dans les discours sur de grands objets. *Corneille, Racine, Fléchier Bossuet* etc., en ont très-peu. Mais on les trouve en abondance dans la comédie, dans les poèmes sur des sujets plaisants, et dans tout ce qui a rapport au style simple et familier. *Voltaire, Gresset, La Fontaine, Mme de Sévigné*, etc., en sont pleins. Mais ici il y a une grande distinction à faire. L'emploi des Gallicismes donne de la grâce et de la légèreté au style de *Voltaire*; de la finesse et le ton du jour à celui de *Gresset*; de l'enjouement et de la plaisanterie à celui de *Pascal*; de la délicatesse, de la naïveté, et une grâce inexprimable à celui de *La Fontaine* et de *Mme de Sévigné*: mais il ne donne qu'un ton lourd et pédant à celui de l'abbé *D'Olivet*: et la raison en est que ce dernier n'ayant reçu qu'une éducation de collège, n'a pu faire perdre à ces locutions ce qu'elles ont contracté de bas en passant dans toutes les bouches, au lieu que les premiers les ont ennoblies par le goût qui les a dirigés dans le choix qu'ils en ont fait, et par la manière dont ils les ont amenées dans le discours.

(*Beauzée, Douchet, Lévizac et Suard.*)



CHAPITRE II.

DES QUALITÉS

QUI CONTRIBUENT A LA PERFECTION DU LANGAGE

ET DU STYLE.

PRÉSENTEMENT que nous avons dit tout ce qu'il est indispensable de savoir sur la Construction grammaticale, sur la Construction figurée, et sur les Gallicismes, il est nécessaire que nous entretenions nos lecteurs des qualités qui contribuent à la perfection du langage et du style, sous le rapport de l'exactitude grammaticale.

La pureté, la netteté, la propriété des expressions, sont des qualités indispensables, soit que l'on parle, soit que l'on écrive; et c'est mal parler sa langue que de les négliger.

L'élégance, la grâce, la précision, la force, la richesse, le naturel, sont d'une nécessité moins rigoureuse; mais leur réunion constitue l'écrivain distingué.

ARTICLE PREMIER.

DES QUALITÉS QUI CONTRIBUENT A LA

PERFECTION DU LANGAGE.

La pureté consiste à n'employer que les mots et les locutions que les règles, ou du moins que l'usage autorise.

La netteté consiste dans l'arrangement des mots.

La propriété des expressions a pour objet la con-